

La p'tite gripette

Raymond Plante

Volume 15, Number 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (1973). La p'tite gripette. *Liberté*, 15(5), 65–72.

La p'tite gripette

Le bonhomme Savard n'était pourtant pas mauvais garçon. Il prenait peut-être sa douzaine de petites *Molson* tous les jours, même que des fois c'était un peu plus, mais à part ça il avait toujours été correct et méritait un certain respect à cause de ses cheveux blancs et de ceux qu'il avait perdus.

Sa vieille et lui avaient eu trois enfants, les avaient rendus à leur grosseur, payant même un cours classique au plus vieux qui, par la suite, était entré chez les Pères Blancs et parti pour l'Afrique. Pour tout un chacun, cela devait racheter son nez rouge, veinuleux et picoté, un nez d'ivrogne qu'on ne peut pas faire autrement que de remarquer tellement il masque le visage de son homme.

Pendant trente ans, il avait travaillé comme boucher chez un marchand de viande dans le gros pour aboutir enfin à sa retraite. Trois ans de bière intensive l'avaient alors passablement magané... mais « la retraite, c'est la retraite hein ! », comme il se plaisait à le dire.

Et puis, un jour, Bouchard, l'épicier du coin, son fournisseur attitré de petites bières, perdit son boucher.

— C'est ben comme ça, les jeunes... sont ben tous pareils. Tu leu' montres comment faire, tu passes une couple de mois pour leu'z'apprendre un métier... après, quand i sont corrects, i viennent te dire en pleine face que tu les payes pas assez cher... et pis i crissent leu' camp.

Parce que Bouchard ne faisait pas fortune avec sa petite binerie. Ça lui prenait tout son p'tit change pour arriver...

— Avec les gros magasins, à c't'heure, pis les maudits centres d'achats partout, nous aut', si on avait pas la bière, j'me d'mande c'qu'on d'viendrait.

Il faut bien admettre qu'il ne payait pas cher ses employés, Bouchard. Soixante tomates par semaine, un jeune demande plus que ça. Mais pour un vieux, un vieux comme le vieux Savard, un vieux à sa retraite, si l'affaire n'est pas déclarée, soixante piastres par semaine c'est en masse pour le luxe, comme on dit, la bière et les cigarettes.

— Moè, ça m'désennuierât. Pis un boeuf, ch'connais ça ! Aie ! ch't'en ai-ti dépecé, moè, des quartiers d'boeuf dans ma vie...

Ce qui fait que, le lundi suivant, Eugène Savard s'amenât à l'épicerie **Chez Paul**, Paul Bouchard propriétaire, **BIERE FROIDE — PORTER — BOEUF DE L'OUEST — LIVRAISON GRATUITE**. C'est derrière le grand comptoir vitré, les fesses accotées sur le bloc à viandes, qu'il venait téter sa p'tite *molle tablette*...

Steak haché, sirloin. haut-côté, ronde, bas d'ronde, pointe, boston, filet mignon, Eugène Savard connaissait ça, lui.

C'était le gros été collant-à-mort de Montréal. Les enfants en vacances venaient se salir les genoux en jouant au baseball dans la ruelle. Les un-peu-plus-vieux, que le soleil qui rebondit sur la tôle des hangars fatigue vite, usaient leur fond de culottes au pied d'un escalier ou sur le bras d'une galerie. Celui qui en avait les moyens se payait un *Pepsi* froid. Le plus fin calait un gros *Kik* à lui tout seul. Pour le reste, on fumait des cigarettes, une n'attend pas l'autre... ceux qui avaient la permission gardaient leur cigoune le plus longtemps possible entre leurs lèvres; ceux qui ne l'avaient pas connaissaient le tour de tenir la leur au creux de la paume — « comm'ça, ça parât pas pantoute ! ». Et puis ça jassait, ça parlait de tout ce qui leur tombait sur la langue : le sport, les chars, les filles.

En parlant des filles, tous les gars de cet âge-là ne pouvaient pas faire autrement que de jeter un oeil vers le balcon du deuxième voir si, par hasard, la p'tite Gingras ne se faisait pas griller. Parce que, même s'ils la trouvaient tous *stock up*, Jocelyne Gingras, ça ne les empêchait pas d'en rêver.

— Aïe, bonhomme, c'est pas tout' les plott' de quatorze ans qu'ont un' paire de tétos d'même, t'sais !

Pour les p'tits gars, comme pour madame D'Amour et madame Saint-Onge, c'était un fait établi que Jocelyne Gingras était très développée pour son âge.

En *p'tits shorts*, elle était quelque chose à voir. Surtout qu'avec le soleil, des cuisses brunes agacent plus, on dirait, que des cuisses ordinaires. Le seul problème, c'est qu'elle, les garçons ne semblaient pas l'intéresser. Bleau avait déjà mangé une claque sur la gueule et Gagné s'était fait grafigner le cou, qui avaient tenté de l'amadouer d'un p'tit bec sur le bord de la joue. Depuis, tous les gars avaient beau s'essayer d'un peu plus loin, les uns par-derrière les autres, chacun dans son style, avec des petites farces à double sens, des clins d'oeil, des bonjours discrets ou des sifflements, ça prenait pas. Bien du monde disait qu'elle était trop vieille pour son âge. Et cette opinion-là s'était répandue.

Les après-midi, Jocelyne Gingras se faisait donc griller la couenne sur son balcon du deuxième étage. Elle s'étendait dans sa chaise longue, en *shorts* et en petite camisole à la mode, un photoroman, *Nous Deux* ou un autre, entre les mains.

Elle était seule à la maison toute la grande journée. Son père travaillait dans le port comme débardeur et sa mère, dans un hôpital, comme téléphoniste. C'est pour ça qu'elle devait préparer le souper de tout le monde, et qu'à trois heures et demie — quatre heures moins quart, elle descendait son escalier, traversait la ruelle chuchoteuse et entrait à l'épicerie *Chez Paul* par la porte arrière.

Comme elle devait passer à travers la boucherie, le bonhomme Savard, les yeux dans la graisse de bines après toutes les petites bières qu'il avait bues depuis le matin, ne pouvait pas la manquer.

Il n'était pas malin pour deux sous, le père Savard, mais farceur. En l'apercevant, il lui lançait un bonjour qui voulait tout dire, un oeil aux cuisses, l'autre aux seins... ce qui est acrobatique mais régulier pour un vieux boucher de son espèce.

Elle, elle ne lui répondait que lorsqu'elle avait besoin de viande...

— Un' demi-livre de steak haché maigre !

ou bien :

— Un quart de livre de jambon cuit tranché mince !

ou encore :

— Trois p'tits steaks délicatisés !

Pour acheter, pour commander, elle avait les phrases de sa mère, ni plus ni moins, pas sensuelles pour une terre. Le reste du temps, elle passait les yeux hauts et les seins bandés, sautillants un peu comme du *Jell-O* pris dur. Le bonhomme gloussait et bavait dans sa bouteille. Pas maniaque, il avouait aisément qu'elle le faisait bien rire avec ses airs de Sainte-Nitouche. Il l'appelait :

— Ah ! ma p'tite gripette ! que c'est qu'on peut faire pour tes beaux yeux, aujourd'hui ?

Elle ne répondait pas, prenait sa canne de pois numéro deux ou de blé d'Inde en crème, son sachet de soupe *Lipton* — le vieux la suivait des yeux... — changeait d'allée et se trouvait un gâteau tout fait pour le dessert — le vieux trouvait moyen de se déplacer... — et puis, pour elle, comme collation, elle se prenait un sac de *tchips* à dix cennes et un *coke*.

Après, elle passait à la caisse, faisait marquer le tout sur le compte de sa mère et s'en revenait traverser la boucherie. Le bonhomme Savard, qui devait se ronger les sens avec le succès qu'il n'obtenait jamais, cherchait un mot gentil qu'il bafouillait inévitablement... et sa p'tite gripette était passée sans même le regarder.

Le soir vers l'heure du souper, Fernand Gingras, qui aurait pu se faire valoir autant dans une arène de lutte que dans le port de Montréal tellement il était colosse, entra chez lui. Solide sur ses deux pieds comme pas un, mais la tête à quatre pattes...

Dans le port, il buvait à la journée longue une espèce d'alcool qui, baptisé d'un peu d'eau, se brouillait pour devenir enfin blanc comme du lait. Mais, même avec ce bagage-là dans le corps, tous les bateaux pouvaient faire semblant de chavirer, lui, il avait les bottines clouées au pont. Où ça le bardassait le plus, ce p'tit blanc de contrebande, c'était dans les idées. On aurait juré que ça lui faisait pousser l'imagination.

Et puis la mère Gingras arrivait de son hôpital, la face longue et pâle comme une téléphoniste en convalescence.

Le trio soupait tranquille... et, vers la fin du repas, peut-être au moment du gâteau acheté tout fait, le bonhomme se trouvait une raison ou une autre pour piquer une crise. Parti doucement, sur une bagatelle la plupart du temps, le murmure s'enflait peu à peu et, tout d'un coup, bang! La bouteille de ketchup allait se ramasser dans un coin. Personne n'aurait pu dire exactement comment, personne n'aurait pu mettre le doigt sur le bobo, mais tout revolait dans les airs. Le débardeur se mettait à crier du plus fort qu'il le pouvait... et, de temps en temps, pour finir le plat, il fourrait une maudite bonne volée à sa femme.

Tout ce train-là faisait parler les voisines qui, le lendemain matin, le nez dans la fente des rideaux de cuisine, surveillaient l'oeil au beurre noir de la mère Gingras.

Sa fille, il n'y touchait jamais, mais elle aussi devait passer par là parce que, pour l'engueuler, il ne manquait pas son coup.

Une fois la scène finie, il s'accaparait de la chaise longue du balcon et venait y ronfler une bonne partie de la veillee.

Cet après-midi-là, un autre après-midi de gros soleil colant, Jocelyne Gingras vint comme d'habitude faire ses pe-

tites commissions à l'épicerie **Chez Paul**. Comme elle n'avait pas besoin de viande, elle passa le nez haut devant le bonjour acrobatique du bonhomme Savard.

Le vieux la buvait des yeux. Peut-être avait-il une couple de p'tites *molles* de plus que de coutume dans le corps, enfin... toujours est-il qu'il lui avait préparé un bon petit tour à sa façon et qu'il s'était franchement mis dans la tête de l'exécuter.

Et quand elle s'amena dans le bran de scie de la boucherie...

— Salut là, ma p'tite gripette !

Sa p'tite gripette trottnait comme une jeune pouliche, le nez encore plus haut qu'à l'accoutumée. Alors, lui, il ne fit ni une ni deux et pataclaff ! il lui donna une bonne petite tape sur une cuisse. Pas pour faire mal, non, pour agacer c'est tout ! Le malheur c'est que la fille n'attendait pas à rire... et pas plus ce jour-là que les autres jours.

— Vieux cochon ! qu'elle lui postillonna dans le nez.

Il resta là, la bouche grande ouverte, pendant qu'elle passait la porte.

Bouchard, témoin de la scène, lui qui veillait toujours au bien-être de son petit commerce, fit une courte remontrance à son employé à bon marché. Pour toute réponse, celui-ci ne trouva rien de mieux à faire que de se déboucher une autre p'tite *molle tablette*.

Ce soir-là, comme c'était un soir de vidanges, madame Savard demanda à son vieux de descendre la poubelle. Et, pendant qu'il reprenait son souffle au pied de l'escalier, Jocelyne Gingras le croisa, qui allait chercher *Le Petit Journal*, une *Coffee Crisp* et une pinte de lait homo au restaurant.

C'était aussi un soir de baseball à la télévision. La ruelle était donc déserte. Et le vieux boucher, nez à nez avec la fille, trouva l'occasion propice pour offrir ses excuses au sujet de l'affaire de l'après-midi. Il la prend par le bras...

— Tsitt ! tsitt ! p'tite gripette, c'est moé...

— Lâche-moé, vieux maqu'reau !

On n'aurait jamais cru que, sur sa chaise longue et sous ses ronflements, le père Gingras avait le sommeil si tendre. Le temps de le dire, il avait rebondi sur ses deux pieds, descendu les marches quatre à quatre et déjà tenait le bonhomme Savard à la gorge. Soulevé comme une vieille plume, le pauvre retraité pédalait dans le vide, la langue au menton et les yeux en dehors de la tête. C'est à peine s'il pouvait articuler un petit cri de mulot mort de peur. Gingras, qui n'avait pourtant pas fait de crise ce soir-là, criait maintenant de toutes ses forces :

— Ah ! mon osti d'maniaque au rasoir ! Ah ! mon osti d'vieux ciboire !

Du coup, la cote d'écoute du baseball prit une débarque et les galeries se remplirent à vue d'oeil.

Toute énervée, dans sa robe de chambre bleue poudre et les pantoufles aux pieds, madame Gingras descendit calmer son homme en plein cœur de la ruelle.

Et, parmi tout ce remue-ménage, la p'tite gripette travailla tant et si bien qu'elle réussit à se faire venir les larmes aux yeux.

Le bonhomme Savard en eut pour la nuit à récupérer souffle et salive. Le lendemain, il se montra à l'épicerie avec une bonne heure de retard. Il avait le cou marqué et l'oeil complètement vide.

De son côté, la nouvelle avait fait son p'tit bonhomme de chemin. La première cliente du matin l'avait apprise à Bouchard qui, devant le vieux, fit mine de ne rien savoir.

Même s'il tremblait comme une feuille, ce matin-là, le vétérân boucher ne prit aucune p'tite *molle tablette* pour se ramener. Questionné à propos des marques qu'il avait dans le cou, il donna à l'histoire une version personnelle, un autre des nombreux côtés de la médaille... pour terminer sur ces mots mâchouillés comme une vieille chique :

— Moé, t'sais, si j'aurâs voulu... un p'tit coup d'judo dans gorge pis un bon coup d'pied à bonne place hein ! pis c'tât fini, ça finissât dret là... mais que c'est qu'tu veux, j'voulâs pas y faire mal, moé.

Toute l'histoire n'eut pas d'autres répercussions... sinon que, le samedi suivant, le bonhomme Savard remit sa démission. Il accrochait définitivement ses couteaux, donnant comme prétexte que sa femme s'ennuyait toute seule à la maison, que pour lui aussi il était temps de se reposer, de prendre un peu le temps de vivre.

Bouchard dut donc se trouver un autre boucher. Il tomba sur un jeune qui se plaignit tout de suite de ce que les couteaux coupaient comme une paire de fesses. De plus, il exigea au moins quatre-vingts piastres par semaine. Il avait déjà un peu de métier et s'adapta rapidement à toute la clientèle. Aussi eut-il tôt fait de comprendre que Jocelyne Gingras « c'est rien qu'une agace-pissette ».